

Le Monde

Pour les fêtards du samedi soir, le besoin de lâcher prise l'emporte sur la peur du virus

Samuel Laurent et Alexandre Pedro | 28 nov. 2020



Un rave clandestine, le 21 novembre à Paris. DAPHNE ROUSSEAU / AFP

Que reste-t-il du samedi soir en temps de confinement ? Que reste-t-il de la fête, face aux injonctions de distanciation sociale ? Beaucoup de résignés, sans doute. Et quelques résistants, ou inconscients, selon les points de vue.

Certaines soirées ont récemment défrayé la chronique. Ainsi, celle à laquelle a pris part [la chanteuse Aya Nakamura, le 13 novembre](#). Ou celle organisée dans un [loft de Joinville-le-Pont \(Val-de-Marne\)](#), avec ses 400 convives payants surpris au petit matin, le 14 novembre. Un événement « *très marginal* », précise la préfecture de police de Paris – même si le loft de Joinville a abrité une nouvelle soirée une semaine plus tard, le 22 novembre.

Des grosses fêtes ont lieu tous les week-ends, et elles en cachent surtout beaucoup d'autres, plus simples, plus ordinaires. Pour prendre la température de la fièvre du samedi soir, il s'agit d'attraper le thermomètre numérique, qui ne mesure pas en degrés Celsius mais en stories sur les réseaux sociaux. On y tombe le masque et on claque les bises sans trop penser au taux d'incidence du Covid-19 et au lendemain. *Le Monde* s'est livré à l'exercice, le 21 novembre. Sur Snapchat ou Instagram, il apparaît vite que les lois du confinement ne sont pas les mêmes pour tous.

Cette nuit-là, à Marseille, une courte séquence sur Snapchat permet d'entrer dans le monde à part des soirées organisées. La story dévoile une foule de danseurs accompagnée de cette légende « Marseille Covid free boîte de nuit clandestine » et de l'émoji « mort de rire ». A Paris, d'autres fêtes du même type ont régulièrement lieu, avec entrée payante. « *C'est une prise de risque, les organisateurs en sont conscients, mais personne n'a jamais été vraiment verbalisé* », confie Mickaël (le prénom a été modifié), familier de soirées électro clandestines dans la capitale.

« *Ce week-end, il y en avait au moins quatre* » en région parisienne, raconte-t-il : dans des lieux abandonnés, des entrepôts, des tunnels... Depuis la fin du premier confinement, elles attirent un public nouveau qui, privé de sorties en clubs, s'est rabattu sur les événements clandestins. Ils s'organisent par le biais de groupes privés sur des messageries comme Telegram ou Signal. On y applique « *des mesures barrières, il y a du gel hydroalcoolique, des masques* », assure Mickaël.

Lieux abandonnés, entrepôts, tunnels

Pour l'essentiel, la nuit se vit cependant à petit volume, à la ville comme à la campagne, dans les appartements et les maisons de ceux que le ménage du dimanche ne rebute pas. A Reims, l'anniversaire de « Doudou » réunit une vingtaine de jeunes adultes ; à Eybens (Isère), près de Grenoble, la raclette sert de prélude à une soirée entre amis ; un certain Bouanga Night met à disposition « *tireuse à bière, chicha, boissons et softs* » pour les fêtards ardéchois aux alentours d'Annonay.

Dans une France confinée pour un quatrième samedi soir de suite, le relâchement est plus facile et moins coupable qu'au printemps. « *Il existe moins le sentiment de gravité du premier confinement. J'ai l'impression que le temps passant, les gens relativisent l'épidémie* », remarque Guillaume, professeur d'histoire-géographie vacataire à Toulouse et fêtard à ses heures.

Avant de bifurquer vers l'enseignement, ce trentenaire a travaillé pendant trois ans dans un bar et « *en a gardé certaines habitudes* ». L'achat d'une imprimante a été le prétexte à passer voir un copain sur le chemin du retour. Le début d'un engrenage festif assumé. « *Il était 18 heures, resitue-t-il. De fil en aiguille, cet apéro s'est transformé en soirée et on a fini à 6 heures à plus d'une dizaine de personnes. Tant qu'à faire la fête, autant bien la faire.* »

Une soirée comme tant d'autres dans le monde d'avant, avec ses discussions dans la cuisine, les bouteilles de bière transformées en cendriers, le houmous entamé dans lequel on plonge un biscuit apéritif, ou la musique qu'on monte et baisse en fonction de la tolérance acoustique des voisins.

« Plaisir coupable »

Ce retour à l'ordinaire, Astrid (le prénom a été modifié) l'a un peu « *vécu comme un plaisir coupable* » mais seulement une fois de retour chez elle au petit matin après une fête dans un appartement dans le Vieux-Lille. Au départ, la jeune femme de 22 ans évoque « *un coup de blues, le retour à la maison alors qu'il fait nuit après le boulot, l'appel à un ami pour lui en parler* », puis l'invitation bienvenue de ce dernier à rejoindre quelques connaissances. A défaut de respecter la distance sociale, la Lilloise a décliné bisés et embrassades, à la différence d'autres invités. « *Oui, j'ai enfreint la loi*, dit celle qui effectue son service civique dans une association. *Mais je me dis que c'est important pour la santé mentale de penser à autre chose, ça fait du bien.* »

Ce besoin de lâcher prise, Caroline (le prénom a été modifié) le connaît très bien. « *Fêtarde* » assumée, cette chef de rang de 31 ans dispose d'un peu trop de temps libre à son goût, avec la fermeture des restaurants. « *Je suis sur un rythme de deux soirées par semaine, sourit-elle. D'ailleurs, je suis actuellement chez des amis pour un dîner. Mais je ne sais pas si on peut considérer ça comme une soirée. Enfin, ça dépend de la définition qu'on en donne.* »

À l'entendre, la fête est tout de même devenue plus sage. « *Le plus souvent, on est une quinzaine maximum. Rien à voir avec ces soirées où tu te retrouves à 50 dans un appart où tu ne connais pas la moitié des gens. J'aime bien faire la fête, mais je préfère quand même rester entre amis. C'est con, mais je pense davantage me protéger en ne voyant que des gens que je connais. Dans ma bêtise, je me fixe des limites.* »

À l'image des matchs de foot par exemple, la fête [se vit à huis clos](#) « *sans le côté inattendu de la nuit, quand tu vas d'un endroit à un autre sans rien avoir calculé* », glisse Caroline, déjà nostalgique.

« Chacun se fixe un peu sa zone de tolérance »

Postier à Toulouse, Firmin (le prénom a été modifié) avait inscrit pour ce samedi « *déplacement à Chambly* » sur son agenda, pour y suivre un match de son Toulouse Football Club (TFC) dont la relégation en Ligue 2 offre à l'entendre « *des voyages inédits et bien marrants* » ; du moins si on a envie de s'avaloir 1 500 kilomètres en minibus pendant son week-end. Alors à défaut de découvrir la commune de l'Oise et son stade des Marais, Firmin et ses copains supporters se sont retrouvés pour une soirée dans un appartement du centre-ville de la Ville rose.

L'organisation est une affaire qui roule. Il y a d'abord l'invitation envoyée au groupe d'une vingtaine de personnes sur WhatsApp, puis il s'agit de rejoindre l'appartement hôte en remplissant au préalable l'indispensable attestation de sortie. « *Le plus souvent, je coche "aide à personne vulnérable", indique le Toulousain. J'ai un copain qui a été contrôlé et a expliqué qu'il devait garder les enfants de son oncle médecin à l'hôpital. Le flic lui a dit : "Vous avez été bon. Je ne peux pas vérifier, vous pouvez y aller." De toute façon, si tu sors avant 20 heures, tu n'es presque jamais contrôlé.* »

La peur de la première vague paraît loin. Après tout, la France travaille, va chercher ses enfants à l'école, alors pourquoi elle ne s'accorderait pas un apéritif entre amis à l'occasion ? Astrid assume ce relâchement et refuse d'y voir une question de génération. « *Ma grand-mère de 77 ans m'a confié avoir fêté le beaujolais nouveau avec ses voisins et ma mère prend souvent le café avec des copines. Pourtant, c'est aussi illégal et risqué qu'une soirée un peu alcoolisée. Chacun se fixe un peu sa zone de tolérance, j'ai l'impression.* »

Fini les apéros virtuels

Ce besoin de retourner à des fêtes en chair et en os a fait des victimes : les apéros virtuels et leurs dérivés comme le « coronanniversaire » ou le « skypéro ». Caroline s'est même fait « *un point d'honneur* » à refuser toute invitation à trinquer derrière une webcam. Firmin en est aussi revenu. « *Quand tu y penses, tu as l'air très con à boire tout seul devant ton écran, souffle le jeune homme. Il n'y a pas le côté naturel d'une soirée où tu circules d'un groupe à l'autre. D'ailleurs, j'ai l'impression que plus personne n'en parle.* »

Organisateur de soirées parisiennes, Alan avait mis en place au printemps des sessions virtuelles où des DJ mixaient pour un public confiné derrière son écran. Une expérience qu'il n'a pas renouvelée. « *On a un reconfinement plus souple. Plutôt que rester chez soi, on préfère aller voir des gens pas très loin.* » Ce qu'il pratique à raison de deux fois par semaine environ. « *Heureusement, car sinon je serais sous antidépresseurs, confie-t-il. La fête est l'une des rares soupapes de décompression offerte aux citadins.* »

Ces soirées clandestines à faible ou forte intensité permettent ainsi à « [l'homo festivus](#) » de s'éloigner pour quelques heures de la gravité de l'époque. Et qu'importe la possible troisième vague, ou l'inévitable gueule de bois.